

Lilyan Kesteloot

- Professeur – IFAN-DAKAR  
- Sorbonne-PARIS 4

## LITTERATURE FRANCOPHONE ET LITTERATURES NATIONALES EN AFRIQUE

-----

### 1. DEFINITION

La problématique des littératures nationales comme celle des philosophies nationales est à la mode en France. Cette mode ayant été concrétisée par le séminaire de Derrida à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Elle faisait suite à celle des identités culturelles en vogue dix ans plus tôt et s'inscrivant dans le débat plus large et politique de « la différence » qui fut l'objet de maints colloques et publications dans le milieu des intellectuels de gauche essentiellement parisiens. Ce débat fut d'abord l'affaire des sociologues et psychologues-sociaux, et ce furent eux qui alimentèrent les définitions, au contact de travaux comme ceux de Levi-Strauss, M. Griaule, M. Mead, et autres ethnologues découvrant les systèmes de la « pensée sauvage ».

De Balandier à Duvignaud, de Stoetzel et Kardiner à Fougeyrollas, le concept d'identité culturelle, collective, nationale, basic personality, identité sociale etc... fut étudié et disséqué sans qu'on puisse en circonscrire exactement les limites et les dimensions. Concept-

caoutchouc dit J. M. Domenach <sup>(1)</sup>. Sans doute. Et cependant indispensable et qu'on peut résumer ainsi : « Le fait d'appartenir à une communauté particulière, en fonction d'une histoire, d'un terroir, de langues, d'institutions et de croyances communes ou voisines. » //

A cela j'ajouterais sous la forme plus subtile que R. Debray<sup>(2)</sup> signale sous le nom de nation « ce quelque chose d'inaccessible à la raison, lié à l'onirique, à l'affectivité, aux profondeurs du spontané qu'on a dans les neurones... obscurément constitué par le lent travail de la mémoire inconsciente » sentiment qui est fondé sur l'ensemble des données énumérées plus haut.

---

<sup>(1)</sup> Cité par G. Ngali in Notre Librairie 1986.

<sup>(2)</sup> R. Debray. La puissance et les rêves. Voir aussi les réflexions d'E. Glissant sur l'identité antillaise. (Seuil).

2

Ceci dit, on peut considérer l'identité culturelle sous ses angles subjectif ou objectif, extérieur ou intérieur, fixe ou mutant. Car comme tout ce qui est lié au vivant, elle évolue, se métisse, se transforme.

Notre propos n'est pas ici de dissenter sur cette notion d'identité culturelle mais de rappeler qu'elle fut à la base du débat sur les littératures nationales africaines, après avoir été au centre de la prise de conscience initiée par le mouvement de la négritude.

## 2. HISTORIQUE

La « personnalité noire » fut revendiquée depuis le début du siècle par les écrivains de la Nègre Renaissance (manifeste de 1921) par ceux de Haïti (Ainsi parla l'oncle » de Price-Mars 1927) et de Cuba (Nicolas Guillen). La revue **Crisis** et l'anthologie de Alan Locke, **The new Negro**, témoignaient parfaitement d'une claire conscience de leur différence culturelle assumée par les auteurs noirs américains.

Lorsque, à leur suite, les écrivains antillais puis Africains se rassemblèrent autour des revues **Monde Noir**, **Légitime Défense**, **l'Etudiant Noir**, **les Griots**, **Tropiques et Présence Africaine**, pour aboutir à **l'Anthologie de Senghor**, les maîtres mots furent « âme noire », « spécificité noire », « culture négro-africaine », « valeurs nègres », « civilisation négro-africaine ».

Ce sont eux –et non point les Européens<sup>(3)</sup> – qui se réclamèrent de la civilisation africaine, qui s'y reconnurent et prétendirent manifester cette identité nègre dans une littérature africaine. Pour exprimer tout cela en un mot, ils inventèrent le terme de Négritude, drapeau identitaire, s'il en est, et sous lequel ils se firent connaître du monde entier.

Or déjà, on parlait de nationalisme. Et déjà, en citant cette littérature de protestation, les écrivains noirs affirmaient produire une littérature nationale exprimant l'identité nègre et les peuples nègres. Depuis Césaire et son **Cahier d'un retour au pays natal**, le concept de communauté nègre, nation nègre, avait pris corps, et sans doute par référence avec la nation juive, éclatée comme les nègres en diaspora sur plusieurs continents. Face au colonisateur qui n'avait cessé de diviser pour régner sur tout le territoire de l'Afrique, le concept de nation nègre, bientôt synonyme de nation africaine fut étrangement efficace.

Sur le plan politique comme sur le plan littéraire il permit d'affronter la toute-puissance coloniale par l'assaut d'une revendication unanime d'indépendance.



C'est donc avec raison que le professeur E. Mbokolo<sup>(4)</sup> constate : « Jusqu'aux indépendances et même au-delà, les intellectuels (noirs) eurent beaucoup de mal à surmonter les contradictions du colonialisme : ce qui explique les contours flous de la « conscience nationale » sauf dans les cas atypiques de l'Ethiopie et de Madagascar. Qu'était-ce que les « nations » africaines ? Dans la mesure où la colonisation avait juridiquement et idéologiquement indigénisé les Africains, beaucoup répondaient que l'Afrique comptait une seule nation : la nation africaine ou la nation nègre ; l'idéologie panafricaine à ses heures de gloire, puisa beaucoup à cette source ».

Cette idéologie panafricaine fut alimentée par les Padmore et Nkrumah aussi bien que par les Césaire, Senghor, Fanon, Alioune Diop et Cheik Anta Diop ; et il suffit de rouvrir les documents des deux Congrès des Ecrivains et Artistes nègres (1956 et 1959) et jusqu'à celui de Dakar en 1966 pour se convaincre que leur unanimisme était une force, et « catalysait » les énergies éparses en un faisceau dense, véritable levier d'un projet existentiel à la mesure du Continent.

Devant l'histoire qui avait détruit, séparé, vendu, battu les nègres durant 3 siècles, les poètes noirs opposèrent d'abord le cri-écriture qui relevait, rassemblait, reconstruisait la conscience nègre, la dignité nègre, le peuple africain.

Les indépendances nationales particulières (Sénégal, Mali, Guinée, Congo) s'incrinrent donc dans le processus global d'une indépendance de l'Afrique, et tous les nègres de la diaspora y virent le symbole de **leur** libération propre.

Ainsi s'exacerba aussitôt le sentiment national des Noirs Américains à travers les mouvements Muslims, Panthers et Black Power, dont les Africains se sentiront à leur tour solidaires. « En fait -il y a confusion pense L. Mateso, quand on dit littérature nationale dans les années 50-55, il s'agit des littératures négro-africaines ».

Non, il n'y a pas confusion, mais identification. Les écrivains noirs sont bien les seuls à avoir réalisé le panafricanisme. Lorsque Richard Wright, James Baldwin ou Leroi Jones publient, c'est de la littérature négro-africaine ; lorsque Peter Abrahams ou James Ngugi, ou Kenyatta publient, c'est de la littérature africaine ; lorsque Césaire écrit **Le Roi Christophe** et Depestre, **Minerai noir**, c'est de la littérature africaine.

L'unité était réalisée, internationale et polyglotte, sur la base d'une race et d'une identité culturelle, dans la création artistique tous azimuts : musique, littérature, peinture, sculpture, danse.

<sup>(3)</sup> Contrairement à ce qu'affirme notre collègue A. Huannou, in Notre Librairie 0.6.

<sup>(4)</sup> Enseignante Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

4

Le sentiment national particulier s'inscrivait très naturellement dans ce mouvement plus vaste. L' écrivain ne se souciait pas de savoir s'il manifestait son Congo ou bien l'Afrique, sa propre ethnie ou son moi intime. Ecoutons Tchikaya balayer d'un coup de langue les faux problèmes : « finalement il n'y a pas écriture ethnique, ou nationale, ou africaine, ou écriture simplement. Il a une sorte de globalité dans la démarche, je suis écrivain et bien sûr toutes les composantes de ma personnalité se retrouvent dans mon écriture. Il n'y a pas d'exclusion »<sup>(5)</sup>.

P. Joachim, Paul Niger, R. Dorsinville, C. H. Kane, Bernard Dadié pour ne citer u'eux sont d'abord africains.

Mais l'histoire avance et il aurait été très logique que ce grand courant de la Négritude, à l'intérieur de ce qu'il était désormais convenu d'appeler la littérature africaine, se divisât rapidement en rameaux indépendants plus étroitement surgis des réalités locales. Il aurait été normal que « les littératures nationales s'affirment en même temps que s'édifient les jeunes nations africaines », et ce d'autant plus que « les défis que les Africains d'aujourd'hui doivent relever ne sont pas exactement les mêmes que ceux d'avant la guerre mondiale : en 1938 l'ennemi des peuples africains c'était le colonisateur... aujourd'hui ce sont le sous-développement criard et les régimes politiques néocoloniaux fantoches, totalitaires... »<sup>(6)</sup>

Or, précisément cela ne se fit pas. Il n'y eut pas de rupture. Tout d'abord parce que la littérature de la Négritude irrigua largement les nouvelles nations, du fait que ses principaux auteurs furent inscrits dans les programmes scolaires, et qu'une réforme parallèle s'opérait dans les programmes d'histoire. Les écrivains de la Négritude devinrent ainsi les « **classiques** » des lycéens africains, et tous les nouveaux écrivains qui prennent la plume dans ces pays ont eu connaissance de leurs aînés.

Le problème des littératures nationales nous l'avions déjà posé en 1961 dans **Les écrivains noirs de langue française**<sup>(7)</sup>, alors que nous nous interrogeons sur l'avenir de cette littérature qui présentait un front commun continental. Nous nous interrogeons même sur la poursuite de la création littéraire en langues européennes, et envisageons la fragmentation en corpus rédigés en langues africaines, avec ce que cela suppose de

<sup>(5)</sup> Colloque CLEF octobre 1985.

<sup>(6)</sup> Article, in Notre Librairie 1986, de A. Huannou :Inquiétudes et objections.

<sup>(7)</sup> Edition Université de Bruxelles 1983.



difficultés de communication tant avec l'Europe qu'avec les Africains d'autres ethnies. Mais il est vrai qu'on aurait pu parler alors de littératures vraiment nationales.

Au lieu de cela, tout se passa comme si les écrivains noirs tant anglophones que francophones avaient craint l'isolement, et la rupture d'avec le public international ; et par là j'entends aussi bien celui des pays d'Afrique voisins que celui des métropoles d'Europe et d'Amérique.

La plupart continuèrent donc de s'adresser au public constitué par la première génération, tout en augmentant leur audience dans leur propre région, et sans que cela ne se contredise.

Ensuite, il se fait que les différents pays d'Afrique évoluèrent dans le même sens, et même si les objectifs de 1938 avaient changé, les situations nationales de 1970, 80, 90, présentèrent entre elles des caractères si semblables que, aujourd'hui un romancier comme Henri Lopes peut dire « j'ai le sentiment en me trouvant dans n'importe quel pays (d'Afrique) d'être constamment chez moi... parce que les mêmes problèmes s'étaient posés, s'étaient répétés au nord et au sud de l'Equateur, dans les pays du Sahel, dans ceux de la savane et dans ceux de la forêt. Et cela se comprend aisément : nous avons en Afrique des traits de civilisation qui sont communs, au-delà des barrières linguistiques... »<sup>(8)</sup>.

Si bien que l'écrivain conserve, en général, ce sentiment de partager l'identité culturelle des autres pays d'Afrique si proches du sien par la civilisation et l'évolution historique. Pour Lopes comme pour Ibrahima Ly, Boris Diop ou Lamine Sall (des générations cadettes) « le sentiment d'être un écrivain africain » reste dominant, et ne s'oppose en rien à l'expression des réalités nationales du Congo, du Mali ou du Sénégal.

Or, dans les années 1984-1985, on commence à Paris à parler de « l'émergence des littératures nationales en Afrique ».

Il y eut d'abord une Table Ronde au Congrès de littérature comparée à la Sorbonne (Août 1985).

Ensuite, un colloque organisé par le Ministère de la Coopération et le théâtre international de langue française. Puis une Table Ronde à la Foire du Livre à Dakar en Décembre 1985, organisée par les éditions Bordas pour lancer une anthologie intitulée « Littératures nationales d'expression françaises ».

<sup>(8)</sup> In interview Bernard Magnier – 1986.

Enfin, trois numéros successifs de la revue **Notre Librairie** sur ce même sujet, et où s'affrontèrent les critiques tant noirs que blancs, ainsi que les écrivains à qui l'on demandait de prendre parti sur cette question. Ce fut le grand palabre, et personne ne s'avisa qu'il avait été lancé, et mis sur orbite par... des institutions étrangères.

Certains critiques et écrivains africains rechignèrent cependant et virent là une tentative de « Balkaniser » la littérature africaine et l'idéologie commune qu'elle véhiculait. (Vignondé, O. Quenum, Madior Diouf, B. Kotchy, M. Condé). D'autres comme P. Ngandu Nkashama, A. Huannou, L. Mateso, poussèrent au contraire dans cette direction, et en profitèrent pour tenter « d'enterrer » le Mouvement de la Négritude, et jusqu'à l'existence d'une civilisation commune pour l'Afrique.

C'était jeter le bébé avec l'eau du bain ! S'il était admis que les thèmes de la Négritude étaient « dépassés » (Pathé Diagne, Marcien Towa, S. Adotevi, Tidjani-Serpos) vu que l'histoire posait des situations nouvelles, personne n'avait songé à contester l'existence de la littérature négro-africaine comme partie constituante de la civilisation africaine.

Personne n'avait songé à opposer les nationalismes entre eux, et à les détacher du lien ombilical à l'Afrique-mère, Mother Africa comme l'écrivait Basil Davidson, historien noir américain à la recherche de son passé.

Car ce concept jouait comme un mythe fondateur pour les écrivains noirs et pas seulement les Africains, il était et demeurerait le fondement de leur « nationalisme-nègre », la référence de leur identité culturelle. Cela est si vrai que lorsque Wole Soyinka obtint le prix Nobel, tous les Africains, tous les Noirs réagirent avec joie, car tous se sentirent concernés.

Il faut observer que la critique étrangère ne s'est pas arrêtée là. On a été jusqu'à récuser les littératures nationales africaines au profit des littératures tribales ou ethniques. Ainsi B. Lindfors (ce n'est qu'un exemple) essaya de démontrer que Soyinka s'apparentait par le style à Fagunwa et Tutuola, et faisait partie d'une littérature Yoruba ayant peu de choses à voir avec Chinua Achesbe, représentant d'une littérature ibo. Là, Alain Ricard a bien perçu le danger, et répondu avec pertinence : « S'il s'agit de dire que la langue maternelle influence l'écriture en langue étrangère, nous l'admettons bien volontiers. Mais s'il s'agit à partir de la langue de construire une identité ibo ou yoruba, et d'utiliser ces identités pour déconstruire un ensemble politique, nous sommes beaucoup plus sceptiques sur la légitimité intellectuelle d'une telle opération ».

Et Richard démontre aisément que Achebe comme Soyinka sont écrivains porte-paroles d'une même littérature nationale s'insérant dans la lutte pour la démocratie, « une



7

démocratie de citoyens libres et créateurs, un espace politique utopique où les choses publiques ne seraient la propriété de personne, où le sens du service public existerait, où la confiscation de l'Etat par le pouvoir personnel de quelques tyranneaux serait impensable »  
(9).

Remarquons aussitôt que ce projet littéraire décrit par Ricard en parlant des deux auteurs nigériens peut parfaitement s'extrapoler pour caractériser celui de Aminata Sow Fall et Cheik Ndao (Sénégal) Alpha Diarra et Moussa Konaté (Mali) Sylvain Bemba et Labou Tansi (Congo) Yodi Karone et Bernard Nanga (Cameroun) Ayi Kwei Armah (Ghana) et J. Ngugi (Kenya) etc, etc... Considérons donc, à tête refroidie, que de même que leurs cultures tribales n'empêchent pas les écrivains d'origine diverse de se sentir citoyen d'un pays, de même leurs différents pays ne les empêchent pas « d'être mû par un sentiment qui fait partie de (leur) ; réflexion permanente : le sentiment d'être un citoyen africain » (Lopes).

Et il suffit d'ouvrir des recueils de poètes récents comme Obenga, Titinga, Dakeyo, S. Coly, F. D'Almeida, pour voir affleurer cette africanité par les mille symboles qui la désignent : allusions à l'Afrique du Sud, à l'Egypte ancienne, à l'esclavage, aux luttes coloniales, au village d'origine, à la danse, au couple emblématique pilon/tam-tam, aux ancêtres enfin, sans oublier les misères actuelles qui hélas se ressemblent de pays à pays avec une monotonie affligeante.

### 3. LE POUR

Ce débat sur les littératures nationales a répondu cependant à certaines aspirations. Il est vrai que l'autorité (involontaire) du mouvement de la Négritude fut amplifiée par les positions des critiques universitaires, et aboutissait à imposer aux écrivains une démarche en conformité avec celle de leurs prédécesseurs. Cela fut ressenti parfois comme une contrainte, en matière d'art entraîne une réaction.

En particulier les injonctions à produire des œuvres militantes ou éducatives, suivant les recommandations émanées du Congrès de Rome de 1959, pesèrent assez lourdement à partir des années 70.

La notion de littérature nationale ouvrirait, par exemple, le champ à un courant régionaliste quasi illimité.

(9) A. Ricard – article in Notre Librairie – 1986. — voir aussi son ouvrage magistral  
Littératures d'Afrique noire, Karthala, 1995

7

8

Au Cameroun dans cette direction il y eut déjà dans les années 35 le **Nanga Kon** de Djemba Medou écrit directement en ewondo, et que R. Philombe reprit en français sous forme théâtrale 30 ans plus tard.

Des romans comme **Sola ma chérie** du même Philombe, ou ceux de Félix Couchoro au Togo, **L'héritage** ou **l'Esclave**, ou encore au Sénégal **les trois volontés de Malick** de Mapate Diagne allaient dans le même sens de vouloir décrire des réalités très proches, et sans références autres que les coutumes locales avec leurs contradictions internes. On peut dire que c'est aussi, dans cette voie que s'oriente une série de romans-nouvelles édités par le CEDA d'Abidjan. Ainsi **Le vol des tisserins** de Paul Akoto, pour ne citer que celui-là. Les NEA et le CAEC de Dakar encouragent aussi les jeunes créateurs qui explorent de près la société urbaine actuelle, comme A. Dione avec **La vie en spirale** et Ibrahima Sall avec **Routiers des Chimères**.

On constate donc que ce mouvement est bien amorcé ici et là. Mais que manque-t-il à ces œuvres pour dépasser le régionalisme ? Sans doute des qualités d'écriture. Trop souvent ces productions restent en deçà du niveau exportable comme sans doute tous les romans qui se publient au Zaïre sous l'égide d'imprimeries locales et qui ne sortent pas du pays ; cependant l'écrivain Kadima reconnaît que « c'est à travers cette littérature que le public zaïrois se voit et se définit ». On en dira autant de la Market Littérature au Nigéria. Mais certes, il ne s'agit là que d'embryons de littératures nationales.

D'autres tentatives se font cette fois dans les langues africaines. Il y a des romans en swahili, peul, banbara, sans oublier le cas de Ngugi qui est passé de l'anglais au Kikuyu, dans cet objectif d'être enfin compris par tous les Kikuyu.

Il y a l'expérience de l'écriture créole en Haïti et aux Antilles. Ou créolisante comme les romans de R. Confiant et P. Chamoiseau.

Il y a au Sénégal les essais de Cheik Ndao et Saxir Thiam en wolof. Là le problème de la qualité de l'écriture ne se pose plus, ces textes sont souvent supérieurs (de l'avis même des auteurs) à ce qu'ils ont produit en français... + récemment Boris Diop.

Peut-être que l'émergence des littératures nationales se fera plus sûrement de cette manière, lorsque des écrivains de valeur imposeront des œuvres écrites, en langues africaines.

Mais dans la situation présente, il semble que le hiatus est trop grand entre une production régionale trop souvent écrite en français ou anglais médiocre, et les œuvres qui se situent d'emblée dans le courant international par leur qualité et leur vision plus exhaustive.



9

Celles-ci circulent aussitôt sous la bannière de la littérature africaine, et son « reconnues » par tous les lecteurs de tous les pays d'Afrique.

Par ailleurs, d'ores et déjà, on ne peut dénier la représentativité nationale aux écrivains francophones notoires qui existent dans ces pays. Sembène Ousmane représente très bien le Sénégal, tout autant que Cheikh H. Kane, qu'Aminata Sow Fall ou Mariama Ba.

Et **sans cesser d'être africaine**, une littérature sénégalaise est assurément en voie de formation. Paradoxalement, des écrivains ne sont représentatifs de leur nation qu'à partir du moment où ils atteignent un niveau internationalisable !

C'est pourquoi nous hésitons à qualifier de littérature nationale la Market littérature nigériane ou les petits romans du Zaïre. « La pidjinisation » ne nous semble pas en Afrique une solution d'avenir, contrairement à l'opinion de Chantal Zabus <sup>(10)</sup> et la « relexification » a ses limites : celles de la lisibilité.

De plus, il ne faut pas confondre littérature nationale et littérature populaire. Guy des Cars est moins représentatif de la France que Malraux, bien que plus connu et lu dans les chaumières de l'Hexagone.

Mais que dire pour des pays comme le Tchad, la Centre Afrique, le Niger, le Togo, le Gabon, la Haute Volta, la Mauritanie, le Libéria, la Somalie, où on rencontre un, deux, trois écrivains dignes de ce nom ? Cela ne suffit pas pour parler même de prémisses de littérature nationale. A partir de combien d'écrivains peut-on parler de « littérature » nationale ?

Ces choses-là ne se forcent guère, et d'autant moins qu'il y a des urgences prioritaires pour la survie de certains.

#### 4. LE CONTRE

En réalité, il est regrettable que ce problème des littératures nationales ait été mal posé d'abord, exploité, orchestré ensuite par des médiats qui ont trop vite proclamé l'éclatement de la littérature africaine. L'Occident a joué le rôle du Deus ex Machina.

Etait-ce à la France ou à l'Amérique de poser ces question ? et les Africains n'ont-ils pas manqué de vigilance en y répondant en désordre sans s'être concertés ?

Pourtant la notion de littérature nationale avait déjà été abordée à l'occasion, dans les colloques ou séminaires des Universités d'Afrique.

<sup>(10)</sup> C. Zabus : The african Palimpsest, indigenization of language in the west african europhone novel – 1991 – Rodopi – Amsterdam.

Mais elle ne suscitait pas de polémiques ; encore moins était-elle proposée comme concurrente, voire remplaçante de la littérature africaine !

Bien sûr que les cultures négro-africaines sont plurielles et donc leurs littératures, mais pas au point de perdre leur qualificatif, car il rappelle au monde le lien ombilical qui les relie entre elles.

C'est aussi la marque de leur histoire, c'est le lien avec la Négro-reconnaissance des USA, avec le Négrisme et l'Indigénisme haïtiens, avec la Négritude, avec la Tigritude et l'African personality, avec le Black Power, bref avec l'identité culturelle dont nous parlions en commençant cet article, et dont nous disions qu'elle était le terreau sur lequel pousse toute activité créatrice.

Ce qualificatif de négro-africain n'est donc pas récusable impunément. C'est le vocable-signe de ce qui unit les écrivains de ce continent entre eux, et avec leur prédécesseurs.

C'est leur carte d'identité.

Un écrivain – exilé par exemple – peut n'être plus zaïrois, guinéen ou camerounais. Il peut même avoir acquis la nationalité française ou américaine. Il reste écrivain africain, il n'est pas apatride, il demeure « relié ». C'est le vécu de Sassine, de Mudimbe, de Dongala, de Nurrudin Farah, de Ngal, de Fantouré, de Achebe, de Mphahlele, de Dakeyo, de Denis Brutus, de tant d'autres... parmi les plus grands.

Or, n'importe quel intellectuel, professeur critique ou écrivain, peut être par les temps qui courent exclus de ces nations fragiles et en crise. Pour eux aussi « **intellectuel africain** » sera une identité plus solide que Tchadien, Libérien, togolais... L'identité culturelle que nul ne pourra lui arracher.

Aussi est-il surprenant de lire, sous la plume de certains critiques que « bon nombre d'entre eux refusent d'être catalogués comme écrivains noirs ou négro-africains, titre que réclamaient leurs aînés, ils exigent d'être reconnus comme ressortissant de tel ou tel Etat ».

*Au, plus récemment, ils veulent être « écrivain tout court », ou « écrivain à part entière ». C'est même une mode chez plusieurs écrivains émigrés. – Mais auprès des écrivains d'Afrique ce refus de l'identité africaine – ou de l'identité nationale, est beaucoup plus rare. – S'il leur arrive de préférer la première cela s'explique par des motifs compréhensibles<sup>(11)</sup> :*

Refus d'être enfermés dans les micro-nationalismes ? Sans doute, les intellectuels craignent les ghettos et c'est normal, en Afrique comme ailleurs. Peur d'être récupérés par les politiciens locaux ? cela aussi c'est normal dans la mesure où des régimes abhorrés



vont tenter de les utiliser, ou de les compromettre. Impossibilité de se limiter à tel ou tel Etat, vu leur représentativité ethnique plus large ? cela aussi est naturel, pour ne citer que le professeur Kadima, qui répond à la question « certains écrivains préfèrent parler d'un grand Congo réunissant les deux rives du fleuve ? » - « Culturellement c'est une réalité que nous vivons quotidiennement. On retrouve les mêmes ethnies de part et d'autre ». Et plus loin, il ajoute « trouver des traits distinctifs pertinents qui nous autoriseraient à dire qu'il y a une spécificité congolaise et une spécificité zaïroise me paraît impossible ».

Comme on le voit ce problème de non-adéquation des frontières politiques et des ethnies porteuses de langues et de cultures n'est pas artificiel. C'est une des difficultés majeures des Etats d'Afrique où très vite une ethnie peut se trouver en butte avec le pouvoir, et passer en masse dans le pays d'à côté. Un écrivain malinké né en Guinée mais réfugié au Mali ne sera pas pour autant à l'étranger. Ibrahima Ly, toucouleur né au Mali, emprisonné durant cinq ans et installé ensuite au Sénégal, préférerait se dire écrivain africain<sup>(12)</sup>.

Kadima qui n'a pas vécu tous ces déboires, remarque tout de même « Je suis reconnu comme un poète des deux rives, je suis accueilli de la même manière », et refuse de trancher entre zaïrois et congolais. On pourrait citer dix autres écrivains dans cette situation...

Un autre argument est avancé par les critiques et écrivains les plus lucides<sup>(13)</sup> : s'il existe une littérature nationale au sens propre, c'est d'abord celle qui s'exprime en langue nationale. Soit actuellement la littérature orale, et les écrits encore rares en Afrique francophone (mais nombreux en Afrique de l'Est, Kenya, Tanzanie, etc...).

Or, justement les colloques sur les littératures nationales font silence sur les langues africaines ; et plus encore les Anthologies consacrées à ces littératures nationales dont on spécifie qu'elles sont d'expression française...

## 5. LES ANTHOLOGIES AMNESIQUES

Si bien qu'aujourd'hui, sous forme de promotion des littératures nationales, on propose des ouvrages qui :

<sup>(11)</sup> Huannou O. C.

<sup>(12)</sup> Intervention de Ib. Ly à la Table Ronde de Dakar - 1985.

<sup>(13)</sup> Voir entre autres B. Mouralis dans Littérature et développement, éd. Silex.

- a- Amputent les écrivains de leur qualificatif identitaire de négro-africain.
- b- Escamotent leur contexte continental : histoire et passé de l'Afrique.
- c- Les présentent par pays sans les rattacher au mouvement littéraire dont ils sont nés.
- d- Les font voisiner par ordre alphabétique, sans même établir entre eux une hiérarchie ou une filiation.
- e- Font totalement disparaître la littérature orale et ses œuvres majeures.

f- Enfin classent chaque nation, par ordre alphabétique toujours, si bien que Martinique se trouve à côté de Mayotte ou Maurice, et que donc Césaire reste bien séparé de Senghor et d'Alioune Diop, ainsi que de Damas, le guyanais. Ce qui permet de pulvériser toute l'aventure de la Négritude à laquelle il ne sera consacré que quelques lignes à propos de Senghor, et sur laquelle on ne s'attardera pas.

Ainsi les auteurs sont bien mis en évidence, mais aux dépens de ce qui les explique, de l'histoire littéraire. Curieuse amnésie !

De même on fabrique toujours pour l'Afrique des « Anthologies à thèmes » pour éviter de parler d'histoire. Car l'histoire littéraire africaine oblige d'évoquer l'histoire tout court, l'histoire des nègres. L'histoire fut et reste gênante pour les éditeurs occidentaux.

C'est vrai que les anthologies et ouvrages scolaires ne sont pas innocents ; souvent ils tentent d'occulter le continuum historique qui relie la génération des écrivains africains d'aujourd'hui à leurs aînés ; ainsi font-ils éclater une machine de guerre intellectuelle qui avait démontré son efficacité en des temps plus hostiles. Après quarante ans d'indépendance on essaie derechef, par des voies nouvelles certes, de dissloquer la conscience africaine et de tuer le mythe fondateur de l'Afrique Mère.

<sup>15</sup>  
Dans les lycées de France on prend soin de maintenir l'histoire littéraire à travers les manuels impérissables de nos Lagarde et Michard ; pourquoi chercher à supprimer l'histoire littéraire africaine dans les lycées africains ? les universités africaines ?

-« Ce n'est pas en niant l'existence de la littérature négro-africaine que l'on contribuera à l'unité culturelle de l'Afrique » dirons-nous encore, en inversant la phrase de notre collègue Huannou<sup>(14)</sup> ; et contrairement à lui, nous demeurons convaincu que si tous les critiques décidaient de ne plus parler de littérature africaine, cela aurait, oui, une incidence sur l'unité culturelle de l'Afrique, ou en tout cas sur la conscience qu'elle a de

<sup>(14)</sup> « Ce n'est pas en niant l'existence des littératures nationales que l'on contribuera à l'unité culturelle de l'Afrique ».

(15) Hélas les réformes successives les ont remplacés... et les étudiants français à leur tour perdent leurs repères historiques



son unité. Il ne resterait plus alors aux écrivains que de persister, malgré les critiques tendancieux, à se vouloir les témoins de « Mother Africa ».

Avec ou sans littératures nationales que les turbulences politico-économiques du continent rendent pour l'instant encore aléatoires.

## Bibliographie

- Alain Ricard - Littératures d'Afrique Noire - Karthala 1995
- Bernard Magnier - Poésie au Sud du Sahara - Actes Sud - 1996
- Lilyan Kesteloot - Anthologie négro-africaine - Edicef 1993
- Histoire de la littérature négro-africaine - Karthala-IAUF - 2001
- Lilyan Kesteloot et Bassirou Dieng - Les épopées d'Afrique Noire - Karthala 1997
- Philippe Sainteny et Elikia Mbokolo - AFRIQUE, une histoire honore 1960-2000 CD RFI-INA.
- Histoire générale de l'Afrique - 1980 Unesco / Présence africaine